

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,  
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez  
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, et M<sup>lle</sup>  
NIVERLET, libraires;  
A PARIS,  
Office de Publicité Départementale (Isid.  
FONTAINE), rue de Trévis, 22, et à l'Agence  
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-  
nérale (HAYAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'hiver, 5 novembre.)

Départs de Saumur pour Nantes.  
7 heures 39 minut. soir, Omnibus.  
3 — 43 — — Express.  
3 — 19 — — matin, Poste.  
8 — 52 — — — Omnibus.  
Départ de Saumur pour Angers.  
12 heures 50 minutes soir, Omnibus.

Départs de Saumur pour Paris.  
9 heures 44 minut. mat. Express.  
11 — 42 — — matin, Omnibus.  
6 — 11 — — soir, Omnibus.  
9 — 20 — — — Poste.  
Départ de Saumur pour Tours.  
2 heures 47 minut. matin, March.-Mixte.  
7 — 42 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.  
Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »  
Six mois, — 10 » — 13 »  
Trois mois, — 5 25 — 7 50  
L'abonnement continue jusqu'à réception  
d'un avis contraire. — Les abonnements de-  
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-  
cation de temps ou de termes seront comptés  
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Un journal belge, le *Nord*, publie le texte de la Note adressée par M. le comte de Cavour au ministre de Sardaigne à Berlin, en réponse à la dépêche envoyée de Coblenz au représentant de la Prusse à Turin.

On sait que le cabinet de Berlin, tout en reconnaissant l'importance du droit national invoqué par le Piémont comme base de sa politique, se prononçait toutefois, au nom du droit des gens et des traités, en termes assez vifs contre les actes du gouvernement sard.

M. le comte de Cavour, dans cette réponse, s'efforce d'établir le bon droit et sa sincérité des actes du gouvernement sard, et la nécessité pour l'Italie d'une politique nationale. Cette apologie de sa politique n'a rien que de très-naturel de la part du cabinet de Turin; mais il ne nous semble invoquer aucun argument qui n'ait déjà subi l'épreuve de la discussion et sur lequel l'opinion publique n'ait déjà prononcé.

Une seule nouvelle aujourd'hui offre quelque intérêt. Le *Moniteur toscan* annonce qu'un certain nombre de volontaires du duché de Castro ont envahi Acquapendente et désarmé des gendarmes pontificaux. Le gouverneur de la ville aurait été tué et dix-neuf gendarmes seraient retenus prisonniers.

Nous aurons avant peu, sans doute, des explications sur ce que cette dépêche peut offrir d'obscur, et l'on pourra se faire une idée exacte de faits qui, dans les conditions où les annonce le *Moniteur toscan*, auraient une certaine gravité. (Pays).

EXPÉDITION DE CHINE.

On lit dans le *Moniteur* :  
Le *Moniteur* du 14 novembre a fait connaître dans quelles circonstances les ambassadeurs de la France et de la Grande-Bretagne en Chine avaient dû prendre la résolution de faire avancer les forces alliées jusqu'à Tong-Tchou, à quatre lieues de Péking.  
Le baron Gros et lord Elgin s'étaient à peine mis

eux-mêmes en marche qu'ils recevaient dépêches sur dépêches de nouveaux commissaires chinois qui les suppliaient de demeurer à Tien-Tsin, où ces commissaires, Tsai, prince d'Y-Tsin, et Muh, ministre de la guerre; annonçaient qu'ils allaient se rendre immédiatement, munis cette fois des pleins pouvoirs nécessaires. Après ce qui s'était passé à Tien-Tsin, les ambassadeurs ne pouvaient que réitérer leur déclaration qu'ils se dirigeaient sur Tong-Tchou, prêts à y reprendre les négociations si les commissaires chinois justifiaient de leurs pouvoirs, mais décidés, dans le cas contraire, à marcher immédiatement sur Péking.

Le prince répliqua par un message plus pressant, dans lequel il annonçait que le gouvernement chinois accédait à tout ce qu'on avait exigé de lui, et demandait que, dès lors, les forces alliées s'arrêtassent à 6 milles en avant de Tong-Tchou, où les commissaires chinois attendaient le baron Gros et lord Elgin pour y signer avec eux la convention préparée à Tien-Tsin, après quoi les deux ambassadeurs iraient à Péking procéder, avec une escorte de 1,000 hommes, à l'échange des ratifications. Le comte de Bastard, secrétaire de l'ambassade française, fut envoyé, à la suite de cette communication, à Tong-Tchou, où il trouva en effet, le 18 septembre, les deux plénipotentiaires chinois, qui convinrent avec lui de tout ce qui touchait à la signature de la convention. Mais, au moment où M. de Bastard revenait, ce même jour, rendre compte de sa mission, et où les troupes arrivaient elles-mêmes à Chang-Kia-Wang, sur la limite indiquée pour leur bivouac, ces dernières se trouvaient en présence d'une force tartare de 15 à 20,000 hommes, qui, démasquant soudainement 70 pièces de canon, ouvraient aussitôt le feu contre elles.

Malgré la surprise d'une attaque aussi inattendue et aussi odieuse, il ne fallut qu'une heure aux troupes alliées pour enlever, avec des pertes très-minimes, tout ce qui était devant elles et mettre dans la plus complète déroute l'ennemi, qui laissa 1,500 des siens sur le champ de bataille.

Les plénipotentiaires chinois paraissent avoir été étrangers à la préparation de ce guet-apens que l'in-

traitable ennemi des étrangers, San-Ko-lin-Tsin, semble avoir seul conçu et exécuté. On avait eu un instant des inquiétudes sur le sort de plusieurs personnes qui, ayant pris les devants sur l'armée, étaient dans Tong-Tchou lorsque l'affaire de Chang-Kia eut lieu. On a heureusement acquis la certitude, par des informations postérieures, qu'elles avaient simplement été emmenées à Péking, où elles reçoivent le meilleur traitement. Ces personnes sont, du côté des Français, outre quelque homme d'escorte, le colonel de Grandchamps, l'abbé Daluc, interprète du général de Montauban, et M. d'Escayrac de Lanture; du côté des Anglais, M. Parkes, interprète de lord Elgin, M. Lock, son secrétaire, et M. Bowlhey, correspondant du *Times*.

Après le succès qui venait d'être si inopinément remporté, et aucune explication n'ayant été envoyée ni au camp allié ni aux ambassadeurs par les commissaires chinois, les forces franco-anglaises laissèrent à leur droite Tong-Tchou, qu'elles avaient complètement abandonné, pour se porter sur Péking où elles avaient appris qu'il avait été formé à Palikiao, trois lieues en avant de cette capitale, un camp considérable défendu par une nombreuse artillerie, par le canal qui relie le Peï-ho à Péking, et commandé par San-Ko-lin-Tsin avec l'élite de ses troupes. Le 21 septembre, à sept heures du matin, la lutte s'engageait; à trois heures, le camp tartare était enlevé, et San-Ko-lin-Tsin, après y avoir perdu un monde énorme, y laissait toutes ses tentes. Le gouvernement de l'Empereur n'a pas encore reçu les rapports relatifs à l'affaire du 18 de Chang-Kia, il n'en connaît que le résultat principal; mais le rapport du général de Montauban sur la bataille du 21, à Palikiao, vient de lui parvenir, et on en lira ci-dessous les émouvants détails.

Le lendemain de la victoire si glorieusement gagnée par les forces alliées, le frère aîné de l'empereur, Kong, écrivait aux ambassadeurs pour leur annoncer que Tsai et Muh étaient destitués, et que lui, prince de la famille impériale, était nommé commissaire impérial pour conclure la paix. Le baron Gros et lord Elgin venaient de lui répondre, à la date des informations que, avant de suspendre

FEUILLETON

LES COUREURS D'AVENTURES.

(Suite.)

L'AVENTURIER.

CHAPITRE PREMIER. — LE CABARET DE L'ÉTOILE-D'OR.

Rodolphe Bardan, dit mon oncle avec tristesse, était le contemporain de mon ami Frédéric Dormont, dont vous m'avez entendu parler si souvent. Par une singulière fatalité, son histoire m'a poursuivi de force, au point que j'en ai su tous les détails sans les avoir jamais recherchés. Acteur dans l'une des scènes principales, je ne fus plus tard qu'un simple spectateur; enfin, le hasard seul m'apprit le dénouement d'une vie que remplirent les fortunes les plus diverses.

Vous vous étonnez quelquefois des vicissitudes de mon existence: quoi de plus simple cependant! J'ai servi sur terre et sur mer, voilà tout. Parmi mes contemporains, qui n'en peut à peu près dire autant?

Il n'en est pas ainsi de celui dont vous voulez que je vous parle.

Il n'est pas de position sociale que Rodolphe Bardan n'ait connue, pas de dangers qu'il n'ait affrontés, pas d'entreprise qu'il n'ait tentée. Je ne vous l'offrirai pas

comme un modèle de conduite, loin de là; mais je puis affirmer que jamais homme n'a déployé plus de témérité, ni plus d'énergie dans l'exécution de ses projets.

Rodolphe était Champenois; c'est dans la première jeunesse que Frédéric l'avait connu; ils étaient alors camarades comme on l'est à cet âge où la moindre similitude de caractère suffit pour faire naître un rapprochement. Tous deux intrépides, obstinés et aptes à tout, ils rivalisaient d'audace dans leurs jeux, d'entêtement dans leurs querelles, de succès dans leurs études. Ils devinrent intimes et se perdirent de vue en quittant les bancs du collège.

Frédéric entra dans la marine; il était plus jeune que moi de six ans, mais sa franchise me plut; je lui parus digne de son amitié, il me rechercha, nous nous liâmes fraternellement. Il m'avait connu pour la première fois lors de mon retour à Bahia, et me rendit alors les services les plus désintéressés.

Sans lui, sans son concours, sans l'adresse qu'il déploya pour me faire admettre à bord de l'*Atalante*, que serais-je aujourd'hui? un méchant coureur d'aventures, peut-être...

Après l'*Atalante*, Frédéric et moi fûmes plusieurs fois embarqués ensemble; c'est avec lui que je fus fait prisonnier et que je m'évadaï des pontons. Mais son nom ne reviendra que trop souvent dans ce récit, son souvenir m'attriste toujours!... Écartons de douloureux

ses pensées!

En 1799 (l'an VII, comme on disait à cette époque de débine profonde), je me trouvais à Brest avec mon ami Dormont. J'étais lieutenant de vaisseau, lui encore aspirant de marine. Nous vivotions péniblement en attendant une destination. On ne nous payait pas: il fallait s'ingénier à trouver des crédits pour les premiers besoins.

Les ordres d'embarquement étaient rares: on se les arrachait.

Frédéric avait bien quelques protections dans le port; elles ne nous furent utiles à rien: toutes les places étaient occupées.

Malgré notre jeunesse, et quoique nous ne fussions point aux prises avec nos plus cruels moments, nous nous lamentions à qui mieux mieux; mais le temps passait encore assez lestement, grâce à notre gaieté, à notre amitié surtout.

Un soir, nous étions retirés dans notre petite chambre commune... une vieille de mauvaise mine frappa discrètement deux coups à notre porte, ouvrit et entra.

Ce que la misère et le vice ont de plus révoltant se lisait sur sa figure.

Je jugeai, dès le premier abord, à quelle classe infâme elle appartenait. Son regard oblique, son allure défiante, son costume, tout en elle me fit soupçonner qu'elle était une de ces malheureuses qui spéculent sur les hontes du bague, et semblent, en quelque sorte,

les hostilités ou d'entrer en pourparlers avec lui, il fallait que les Européens retenus à Péking fussent renvoyés au camp allié. Les ambassadeurs comptaient sur une réponse favorable, et ce temps d'arrêt procurait un repos salubre aux troupes, dont les escadres assuraient facilement le ravitaillement par la voie du Peï-ho.

Rapport du général commandant en chef la corps expéditionnaire de Chine à S. Exc. le maréchal ministre de la guerre.

Bivouac de Palikiao, 12 kilomètres de Péking, 24 septembre 1860.

Monsieur le Maréchal,

La victoire de Chang-Kia nous avait vengé de la félonie du gouvernement chinois. Je devais donc m'attendre à recevoir à mon bivouac des explications sur les causes qui avaient pu amener la lutte du 18. Aucune communication n'eut lieu cependant, et des renseignements recueillis pendant les journées du 19 et du 20 m'apprirent que l'armée tartare occupait des camps préparés de longue main et situés à cheval sur la grande route de Péking, à deux lieues seulement en avant de nous.

Ces dispositions nouvelles révélaient une direction énergique et habile. Elle était due au prince San-Ko-lin-Tsin, qui défendit l'année dernière les forts du Peï-ho, et qui, sous le titre de sen-wang, commande les forces de l'empire. Pendant la première phase de nos opérations, à l'embouchure du Peï-ho, nous n'avons pas acquis les preuves certaines de sa présence. Mais la résistance inattendue qui s'était produite et les rapports des espions ne permettaient plus de douter que le sen-wang, chef du parti de la guerre, ne voulût couvrir en personne, jusqu'à la fin, les approches de la capitale.

Dans la journée du 20, nous résolûmes, le général en chef anglais et moi, d'attaquer l'ennemi le lendemain. Je fis étudier par le capitaine d'état-major de Cools, de concert avec les officiers d'état-major anglais, les positions qu'occupait l'armée tartare.

En avant de nos bivouacs de Chang-Kia-Wang, nous avions, à cinq kilomètres environ, la grande ville de Tong-Tchou (400,000 âmes), qui est reliée à Péking par une voie de granit de 12 kilomètres, ouvrage des anciennes dynasties. Cette route traverse, au village de Palikiao et sur un grand pont de pierre, le canal qui joint le Peï-ho à Péking. Nous résolûmes de négliger Tong-Tchou, où il n'y avait plus un seul soldat, pour nous porter sur ce pont, que nous savions occupé, en avant et en arrière, par les camps du sen-wang. L'armée française devait marcher directement au pont, tandis que l'armée anglaise, déployée à sa gauche, chercherait un point de passage plus près de Péking.

Le 21, à cinq heures et demie du matin, je passai en avant de l'armée anglaise, où mon tour de marcher m'appelait, et je laissai mes bagages, sous la protection de deux compagnies d'infanterie, dans un village situé à une lieue en avant de Chang-kia Wang. Je m'avançai ensuite jusqu'à environ 3 kilomètres de Palikiao, et nous rencontrâmes en ce point les premières vedettes tartares. Je pris alors les dispositions suivantes :

Une petite colonne d'avant-garde, composée

d'une compagnie du génie, de deux compagnies de chasseurs à pied, d'un détachement de pontonniers, d'une batterie de 4 et de deux pelotons d'artillerie à cheval, reçut l'ordre de se porter en avant sous le commandement du général Collineau.

Le général Jamin, avec le reste du bataillon de chasseurs à pied, des fuséens, la batterie de 12 et le 101<sup>e</sup> de ligne, suivit le mouvement.

L'avant-garde se trouva bientôt arrêtée devant de fortes masses de cavalerie qui débordaient sa gauche, à la hauteur de laquelle l'armée anglaise n'était pas encore arrivée. Le général Collineau s'arrêta et mit ses pièces en batterie. Je m'appretais à le soutenir avec le reste de mes troupes, lorsque un feu d'artillerie assez nourri s'ouvrit tout-à-coup sur ma droite.

Mon chef d'état-major général, le colonel Schmitz, se porta lui-même en avant, dans la direction du canon de l'ennemi, et vint me rendre compte que le point d'où partait la canonnade semblait être le centre de sa première ligne de défense. Cet officier supérieur n'hésita pas à désigner ce point comme indiquant la véritable position du pont qui devait nous être caché longtemps encore par des groupes de maisons entourées d'arbres et par les masses profondes qui entouraient ses abords. J'ordonnai au général Jamin de faire déployer à droite, face au canon, le bataillon de chasseurs, les fuséens, la batterie de 12, et de faire avancer le plus promptement possible, pour former notre droite, les bataillons du 101<sup>e</sup>.

Ce mouvement laissant entre le petit corps du général Collineau et moi un intervalle qu'il était urgent de remplir, j'envoyai le chef d'escadron Campenon, de l'état-major général, porter l'ordre à ses troupes de se rabattre sur nous; mais cet ordre ne put s'exécuter avant l'entrée en ligne de l'armée anglaise, car, en ce moment, la cavalerie ennemie débordait nos deux ailes.

Le sen-wang profita habilement de ces circonstances pour charger en masse, en nous enveloppant de toutes parts. Au centre, la charge, répétée plusieurs fois avec des cris sauvages, fut repoussée par les fuséens, la batterie de 12 et les chasseurs à pied. À la gauche, elle vint se briser contre la petite poignée d'hommes du général Collineau, devant la précision du tir de la batterie Jamin, et devant la cavalerie anglaise qui débouchait sur le champ de bataille. Les cavaliers tartares échouèrent également à notre droite, où ils furent reçus par le 101<sup>e</sup> de ligne, disposé avec habileté et sang-froid par son chef, le colonel Pouget.

Comme le 18, nos troupes étaient sorties victorieuses de ce cercle de cavaliers. Ces charges repoussées, la position de ma gauche où l'armée anglaise venait de se déployer ne me laissait plus d'inquiétude. Je pouvais rapprocher de moi le petit corps du général Collineau, et je lui ordonnai, par un mouvement de conversion à droite, de tourner le village de Palikiao, en gagnant le bord du canal, tandis que le général Jamin attaquerait de front en marchant droit au pont; le village, abordé avec la plus grande vigueur, fut défendu pied à pied par l'infanterie chinoise.

On ne peut réellement expliquer que par l'infériorité de son armement les pertes peu considérables qu'un ennemi aussi nombreux et aussi tenace

nous a fait subir. Mais la prise du village ne devait pas terminer la lutte. Pendant que le général Collineau, arrivé sur le bord du canal, apercevait le pont de Palikiao et le prenait d'écharpe avec son artillerie, j'ordonnai au colonel de Bentzmann de faire avancer les fuséens et la batterie de 12, pour battre le pont d'enfilade et pour tirer sur les pièces qui le défendaient. Notre infanterie, marchant de maison en maison, était parvenue à s'emparer de celles qui sont sur le bord du canal, et couvrait de son feu tous les abords.

En ce moment, le pont de Palikiao offrit un spectacle qui, certainement, est un épisode les plus remarquables de la journée.

Tous les cavaliers si ardents le matin avaient disparu. Sur la chaussée du pont, monument grandiose d'une civilisation vieillie, des fantassins richement vêtus agitaient des étendards et répondaient à découvert par un feu, heureusement impuissant, à celui de nos pièces et à notre mousqueterie. C'était l'élite de l'armée qui se dévouait pour couvrir une retraite précipitée.

À bout d'une demi-heure, le feu concentré de nos batteries fit taire le canon de l'ennemi. Le général Collineau, joignant à son avant-garde la compagnie du 101<sup>e</sup> du capitaine de Moncets, passa le pont. Il s'engagea sur la droite de la route de Péking, dans la direction prise par la masse des fuyards, et je le suivis avec le reste de mes troupes. Il était midi, et depuis sept heures du matin nous n'avions pas cessé de combattre; l'ennemi avait disparu dans un état de désorganisation complète, couvrant de ses morts le champ de bataille. J'ordonnai de faire halte, et après deux heures de repos, mes troupes étaient établies dans les camps et sous les tentes des soldats du sen-wang, à 12 kilomètres de Péking.

Les journées du 18 et du 21 ont valu aux armées alliées 100 pièces de canon.

En terminant ce rapport, je sens bien, monsieur le maréchal, que la plume est impuissante à donner une idée vraie de ce qui se passe autour de nous.

L'ennemi nous entourait à perte de vue; les rapports des prisonniers et des espions, reçus après ma première dépêche, pour ne pas parler des plus exagérés, varient dans l'évaluation des forces chinoises, de 40 à 60,000 hommes.

Tout cela est si étrange que, pour se rendre compte de nos succès, il faut remonter bien haut dans le passé, et se rappeler les victoires constantes de quelques poignées de soldats romains sur les hordes barbares.

Je ne peux pas décerner de nouveaux éloges aux troupes que je commande. Je prie Votre Excellence d'appeler sur tous la bienveillance de l'Empereur et l'intérêt du pays. Ci-joint l'ordre général n° 95 et l'état des tués et blessés.

Agréé, monsieur le maréchal, etc.

DE MAUTAUBAN.

#### FAITS DIVERS.

On lit dans le *Journal d'Agriculture pratique* :

Le beau temps dont on a joui pendant trois semaines a permis aux cultivateurs de réparer le temps perdu forcément à cause des déplorables circon-

stances, se trouvait à l'entrée; un garde-chiourme se trouvait attablé dans un coin du cabaret; il se lève à notre aspect et nous examine avec attention. La vieille nous guide à travers un corridor fangeux; nous montons un escalier rapide pratiqué dans le roc qui sert d'appui à la baraque, et nous arrivons devant une porte basse et ferrée qu'elle entr'ouvre en disant :

— Voici ces messieurs.

— Bien! répondit une voix douce et presque harmonieuse; laissez-nous maintenant.

Nous nous trouvions dans une petite chambre propre, bien planchée, mais obscure; son unique fenêtre était masquée par un épais rideau à carreaux rouges et bleus; une table, quelques chaises, un grossier bahut servant de canapé, formaient l'ameublement. Dans un angle, une sorte de buffet supportait un pot à eau et quelques objets de toilette; une grande malle était placée à l'autre extrémité.

Un jeune homme de l'âge de Frédéric se leva quand nous parûmes; la demi-teinte répandue dans la cellule ne me permit pas d'abord de bien distinguer ses traits. Il était entièrement vêtu de noir, d'une taille avantageuse, et dans une attitude qui n'était ni trop timide ni trop aisée.

Frédéric, emporté par un premier mouvement, se précipita vers lui :

— Arrêtez, Monsieur, dit-il, mon costume vous abuse.

plus repoussantes que les forçats eux-mêmes, par leur contact volontaire avec la fange de la société.

Je lui demandai d'un ton de colère ce qu'elle pouvait avoir à faire chez moi à pareille heure, et, sans attendre sa réponse, je me disposais à l'expulser rudement, lorsque, jetant sur nous un de ces coups-d'œil d'argousin qui saisissent un signalement sans hésitation, elle tendit à mon ami une petite lettre.

— Vous ne pouvez être que M. Frédéric Dormont? dit-elle.

Un signe de tête lui suffit pour réponse; elle disparut comme un fantôme, sans bruit, et ne laissant d'autre trace de sa visite qu'un billet conçu en ces termes :

« Baigne de Brest, 18 prairial an VII.

« Si vous êtes toujours le même, vous ne repousserez pas un ancien camarade sans l'avoir entendu, quelque honteuse que puisse vous paraître sa position. Ne vous refusez pas à une action noble et généreuse; il ne faut que vous trouver seul, demain à midi, à l'auberge de l'*Etoile-d'Or*, rue des Malchaussés. Vous prêterez l'oreille aux confidences d'un homme qui vous inspirera plus de pitié que de dégoût, et vous apprendrez que la livrée de l'infamie n'est pas toujours le prix du déshonneur.

« C'est un forçat qui vous écrit, mais ce forçat se nomme :

» RODOLPHE BARDAN. »

Frédéric pâlit et laissa tomber la fatale lettre, et, vi-

siblement ému par mille pensées déchirantes, il ne répondit pas d'abord à mes questions.

— Est-tu mon ami? m'écriai-je enfin brusquement.

— En doutes-tu? reprit-il avec un accent indéfinissable dont je ne pouvais encore apprécier toute la valeur. Et lui aussi, continua-t-il, était mon ami. Nous avons vécu dix ans ensemble sur les bancs du collège, nous avons partagé les mêmes peines et les mêmes plaisirs; je t'aimais de tout mon cœur; que n'ai-je point fait pour lui!...

— Qui, lui? demandais-je avec impatience.

— Rodophe, dont je t'ai parlé cent fois.

— Eh bien?

— Il est au baigne!

Frédéric s'était redressé en prononçant ces paroles: ses lèvres ne les avaient articulées que par un mouvement convulsif; il retomba anéanti sur sa chaise.

Un instant après il me tendit la lettre.

— Nous irons! dis-je après l'avoir lue.

— Il est écrit: SEUL, répliqua Frédéric en plaçant le doigt sur ce mot.

— Nous irons tous deux! repris-je plus fort, ou tu n'iras pas.

Frédéric se tut.

Le lendemain, midi sonnait lorsque nous pénétrâmes en uniforme et armés dans l'affreuse auberge de l'*Etoile-d'Or*. La même femme qui la veille s'était introduite chez

ces météorologiques que l'on a traversées cette année. Les betteraves ont pu être arrachées dans de meilleures conditions que cela n'avait d'abord eu lieu; on continue à les rentrer; leur rendement, par hectare, est faible, mais par contre les racines sont assez sucrées. Les fèves, les haricots et les châtaignes ne donneront presque rien. On compte sur une récolte ordinaire d'olives. Les semailles d'automne se font, pour la plupart, sur des terres assez bien préparées. Ainsi l'année agricole 1859-1860, aujourd'hui terminée, restera comme ayant présenté les plus grandes difficultés aux cultivateurs, comme ayant excité les appréhensions les plus sérieuses, et, en fin de compte, comme ayant donné des résultats médiocres mais supérieurs encore à ceux qu'on avait été rédoit à en attendre.

— La Banque de Turquie se prépare à donner un grand concours à l'emprunt turc. Déjà, par un traité proposé au gouvernement Ottoman, elle offre de retirer le papier-monnaie, et aujourd'hui elle publie les noms de ses directeurs à Constantinople et à Londres. Nous les donnons tels qu'il nous ont été envoyés :

**Directeurs à Constantinople :** MM. Alléon, Baltazi, Stefanowich, A. P. Mavrogordato, Hava, Cricozzo, Hansom, Black, Alaverdi, G. Tubini, B. Tubini, Biovosago;

**Directeurs à Londres :** MM. Russel Ellici, Gladstone, H. Gordon, Rodocanachi.

On assure, dans la Cité, que la Banque de Turquie est chargée de l'émission de la partie de l'emprunt turc réservée au marché anglais.

## CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

On lit dans le *Journal de Maine-et-Loire* :

Nous croyons utile de rappeler aux propriétaires ruraux et aux fermiers de nos contrées que le Concours régional d'agriculture doit avoir lieu à Angers en 1862. La grande prime d'honneur de 5,000 fr. argent et d'une coupe de 3,000 fr. doit être décernée à l'agriculteur du département dont l'exploitation a été le mieux dirigée. Pour le concours à cette prime importante, les concurrents doivent déposer un mémoire avant le 1<sup>er</sup> mars 1861. Le programme de ce mémoire est assez important pour nous déterminer à le reproduire, afin que les agriculteurs aient le temps de s'en pénétrer et de s'y conformer.

Voici donc l'instruction ministérielle qui doit servir de base aux travaux des concurrents :

LOUIS TAVERNIER.

**Instruction pour la rédaction du mémoire à fournir par les concurrents à la prime régionale d'améliorations agricoles.**

**RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.** — Configuration du sol. Constitution de la couche arable, du sous-sol. Climats. Eaux et marais. Les sources sont-elles fréquentes? Nature des eaux.

**Débouchés.** — Distance des marchés. Voies de communications. Rivières navigables et flottables. Canaux. Chemins de fer, routes impériales et départementales, chemins, etc. Commerce des produits agricoles, divers modes de transactions, foires et marchés.

**Main-d'œuvre.** — Rare ou abondante. Prix de la

journée des hommes et des femmes aux différentes époques de l'année. Domestiques à gages. Prix de la journée des tâcherons.

**Productions du pays.** — Sa nature. Produit-on principalement des céréales ou des plantes commerciales ou des denrées fabriquées ou des fourrages? Renseignements sur la production du bétail et son but. Elevage ou engraissement.

**RENSEIGNEMENTS SPÉCIAUX.** — Étendue du domaine. En produire le plan. Les pièces de terre sont-elles closes? Mode de clôture. Haies ou plantations. Morcellement ou parcellement du sol. Mode de jouissance. Faire-valoir direct du propriétaire. Fermage ou métayage. Condition principale des baux et des contrats de métayage. Vaine pâture. Importance du capital employé sur le domaine.

Comparaison avec le capital d'exploitation des autres domaines. Comment se répartissent les terres du domaine entre les divers emplois? Quantité de terre en culture arable, en bois, en vigne, en cultures diverses, telles que oliver, mûrier, verger.

**Bâtiments.** — Nature et disposition. Produire le plan des principaux bâtiments, et particulièrement de ceux qui auraient été construits ou améliorés par l'exploitation.

**Moyens de transports.** — Mode de harnachement des animaux.

**Assolements.** — L'assolement est-il biennal, triennal ou alterne? Y a-t-il plusieurs assolements? Les décrire.

**Amendements et engrais employés sur les domaines.** — Chaux, marne, fâlon, plâtre, tourbe, cendre de bois, de houille, dans quelle proportion, sur quelles cultures, sur quels sols? Prix de revient. Combien de temps laisse-t-on écouler avant de revenir à ces moyens améliorateurs? Quels effets sont produits par chacun de ces amendements? Durée de ces effets. Parcage.

**Dessèchements et drainage.** — Travaux exécutés ou en voie d'exécution. Description du système adopté. Fabrication des tuyaux de drainage, prix de revient. Aperçu des frais de drainage d'un hectare. Surface assainie. Résultats. Plans des dessèchements ou du drainage.

**Irrigation.** — Comment arrose-t-on? par submersion, par irrigation proprement dite, à reprise d'eau, par planches ou billons. Décrire les modes suivis sur les coteaux, sur les terrains plats. Quelles sont les eaux employées? Eaux de mer, de source, de rivière; composition de ces eaux; leurs effets comparés sur des surfaces irriguées. Quelles sont les terres et les cultures qui se trouvent le mieux de l'irrigation? Quelles règles suit-on dans la distribution? Epoque et quantités. Plans des irrigations.

**Labours.** — Énumération des instruments employés; leurs prix, leur effet. Nombre d'animaux qu'ils réclament pour un bon travail. Nature des moteurs employés, chevaux, mulets, bœufs ou vaches.

Profondeur des labours. Comment s'exécutent-ils, en planches ou en billons? Dimension des billons. Nombre et époque des labours.

Emploi de la herse, du rouleau, du scarificateur, de la houe à cheval, etc., etc.

**Semis à la main ou au semoir, en ligne ou à la volée.** — Les semences sont-elles enfouies sous raies?

Daignez m'écouter d'abord.... Mais pourtant, dit-il en baissant la voix, je vous attendais seul.

— Il est seul, Monsieur, m'écriai-je; ses secrets sont les miens; vous pouvez parler.

Bardan hésitait. Un signe de Frédéric le rassura; il nous offrit des chaises et s'assit.

— Messieurs, reprit-il, je n'ai pas un instant à perdre en phrases inutiles : ma liberté, mon honneur, mon avenir, ma vie même, — triste vie dont je fais peu de cas, — sont entre vos mains. J'ai foi dans votre discrétion et votre loyauté; mais pour que vous en ayez dans mes paroles, apprenez que je suis innocent. L'accusateur public le savait, l'autorité du port en est instruite, le gouvernement, qui me poursuit de sa vengeance, en est sûr, et la manière dont on me traite le prouverait assez. Quoique mon arrêt ait été conçu dans les termes ordinaires et que je sois condamné aux galères perpétuelles, je suis l'objet du respect de mes gardiens; je n'ai d'autre assujettissement que d'être surveillé à distance et de rentrer chaque nuit au bagne, où m'attendent une chambre et un lit parfaitement disposés. Je ne porte qu'une marque de ma position : celle-ci.

Rodolphe, à ces paroles, nous montra un léger anneau d'argent soigneusement caché par un bas noir et qui entourait sa jambe à la hauteur de la cheville.

— Je vis à Brest sous le nom de Dinan; les autorités seules connaissent ma véritable histoire, dont les subal-

ternes n'ont nul souci. Enfin, je n'ai aucun rapport avec le reste des galériens... Vous le voyez, on ne peut être au bagne plus agréablement.

Ce dernier mot lui arracha un sourire amer, puis il garda le silence pendant quelques instants, tandis que nous l'examinions en l'interrogeant du regard. Mes yeux s'étaient faits peu à peu à la faible clarté du réduit; je distinguais parfaitement les traits de notre interlocuteur.

Il avait une de ces physionomies qui portent le cachet des capacités intellectuelles : un front haut légèrement plissé par les soucis qui blanchissaient déjà sur ses tempes quelques-uns de ses cheveux d'ailleurs noirs, longs et bouclés. On l'avait dispensé de l'affreuse tonsure des forçats. Ses yeux, d'un blanc mat, n'avaient d'autre expression que celle qui fascine du regard; rien de doux ni de tendre ne s'y lisait. Un nez aquilin, des lèvres minces, un menton arqué en arêtes saillantes complétaient la sévérité de cette figure, où tout révélait une force de volonté supérieure.

Il reprit enfin la parole, et dit avec une certaine fermeté :

— Je ne suis au bagne, Messieurs, que pour avoir gagné un quine à la loterie nationale. Nous attendons qu'il s'expliquât.

(La suite au prochain numéro.)

Préparation des semences. Quantités. Epoque des semailles.

Plantations au plantoir ou à la charrue.

(La suite au prochain numéro.)

L'habitude qu'ont les gens de la campagne de faire une provision de pain pour plusieurs semaines nous fait un devoir de signaler divers accidents produits par l'usage du pain moisi. Ces accidents ont été assez graves pour déterminer les symptômes d'un empoisonnement violent.

Les enfants sont les individus sur lesquels paraît agir le plus la moisissure du pain, les symptômes se manifestent par des congestions à la tête, des coliques violentes, des envies de vomir, de la somnolence et quelquefois des convulsions. Les vomissements soulagent presque toujours; en sorte qu'on doit les provoquer chez les malades, que l'on devra tenir ensuite au régime adoucissant.

Le pain se moisit avec facilité lorsqu'il n'est pas assez cuit ou qu'il est déposé dans un lieu humide. Il faut donc apporter la plus grande attention à la cuisson et à la conservation d'un aliment base de la nourriture. En général on ne soigne pas assez la conservation des substances alimentaires dans la plupart des campagnes. Cet objet mérite cependant bien de fixer l'attention des chefs de famille. Le lard aussi produit quelquefois des accidents mortels lorsqu'il est gâté; celui qui est rance est toujours d'un usage dangereux. (Maine-et-Loire.)

Pour chronique locale et faits divers : P. GODET.

MAIRIE DE SAUMUR.

Les héritiers ou représentants de la succession de feu M. BOUREZ, Louis-Jacques, décédé vers l'année 1839, sont invités à se présenter au secrétaire de la Mairie, pour affaires qui les concernent.

## DERNIÈRES NOUVELLES.

Londres, 30 novembre. — Une dépêche de Constantinople, en date du 24, communiquée aux journaux par l'agence Reuter, annonce qu'une note collective des ambassadeurs, provoquée par sir H. Bulwer, aurait été favorablement accueillie par la Porte. La dépêche ajoute que Ferhad pacha, récemment mis en jugement sur la demande de Riza pacha, est mort subitement. On croit qu'il se serait empoisonné.

Marseille, 30 novembre. — Les nouvelles de Naples du 27 annoncent que M. Farini a envoyé par le télégraphe l'ordre de mettre en état de siège les Abruzzes. Le général Pinelli aurait publié une proclamation déclarant qu'il ferait fusiller les personnes qui porteraient des armes sans permis, qui exciteraient les paysans et qui insulteraient le drapeau italien.

Déjà le colonel royaliste Delagrangé aurait établi l'état de siège dans les Abruzzes. La guerre continue.

Il a paru une proclamation du général Sirtori, pour mettre fin aux démonstrations dans les rues et rappeler aux volontaires que le roi les aime, mais qu'il existe des lois militaires.

Naples, le 29 novembre. — La garnison de Gaëte a fait une sortie pour s'emparer des positions des faubourgs. La garnison repoussée a souffert de grandes pertes. — Havas.

Imprimerie de P. GODET, rue du Marché-Noir.

EN VENTE :

Cours d'Art et d'Histoire militaire,

Par JACQUINOT DE PRESLES, 1 fort vol. in-8°.

Cours d'Équitation militaire,

2 vol. in-8°.

Abrégé du Cours d'Équitation,

1 vol. in-18.

Ces Ouvrages se trouvent également chez M. Javard et chez M. Gaultier, libraires, rue Saint-Jean.

TAXE DU PAIN du 1<sup>er</sup> Décembre.

Première qualité.

Les cinq hectogrammes..... 19 c. 16 m.

Seconde qualité.

Les cinq hectogrammes..... 16 c. 66 m.

Troisième qualité.

Les cinq hectogrammes..... 14 c. 16 m.

BOURSE DU 29 NOVEMBRE.

5 p. 0/0 hausse 25 cent. — Fermé à 70 40

4 1/2 p. 0/0 baisse 50 cent. — Fermé à 96 43.

BOURSE DU 30 NOVEMBRE.

5 p. 0/0 baisse 05 cent. — Fermé à 70 35.

4 1/2 p. 0/0 baisse 05 cent. — Fermé à 96 40.

P. GODET, propriétaire-gérant.

